

Semir Badir*

Enjeux de la notion de genre en sémiotique

<https://doi.org/10.1515/sem-2017-0062>

Abstract: What is a genre? Applied to the textual domain, this question has received a descriptive answer in language studies. Genres would thus be distinguished from one another through formal (syntactic and lexical) traits and specific enunciative markers, as well as through the specificities of punctuation on the layout. Such response presupposes a global model where genres assemble texts (that actually undergo analysis) and are in turn integrated into discourse. I question this model in the name of empiricism: genres, as governed by usage, do not allow for such integration. Genres are heterogeneous by nature and their description cannot be rigid. The reason is that genres are a product of a certain type of interpretative practice of texts and, beyond texts, of all sorts of works. The aim of this study is to show how genre is the categorization that corresponds to a hermeneutics of appropriation and, in this sense, is reluctant to being disclosed through a formal description. Greimas seems never to have doubted this, since his semiotic project was precisely centered in the neutralization of generic categories.

Keywords: genre, cultural practices, discourse, hermeneutics, epistemology, theory

Résumé: Qu'est-ce qu'un genre ? Appliquée au domaine textuel, cette question a reçu en sciences du langage une réponse descriptive. Les genres se distingueraient les uns des autres par des traits formels (syntaxe et lexicale) et des marques énonciatives spécifiques, sans oublier les spécificités de ponctuation et de mise en page. Une telle réponse suppose un modèle global où les genres regroupent des textes (sur lesquels se porte l'analyse) et sont eux-mêmes intégrés dans des discours. Je conteste cette approche au nom de l'empirie: les genres, tel que l'usage les gouverne, ne permettent pas une telle intégration. Les genres sont par nature hétérogènes et leur description ne peut être fixée. La raison en est que les genres relèvent d'un certain type de pratiques interprétatives se portant sur des textes et, par-delà les textes, sur des œuvres de toutes sortes. Cette étude cherchera à montrer que le genre est la catégorisation correspondant à une herméneutique de l'appropriation, rétive en tant que telle à se laisser

*Corresponding author: Semir Badir, Department of Romane, F.R.S.–FNRS, University of Liège, 3 place Cockerill, 4000 Liège, Belgium, E-mail: semir.badir@ulg.ac.be

connaître au moyen d'une description formelle. Greimas semble n'en avoir jamais douté, puisque le projet sémiotique a résidé précisément dans la neutralisation des catégorisations génériques.

Mots-clés: genre, pratiques culturelles, discours, herméneutique, épistémologie, théorie

Dans cette étude, j'entends faire une mise au point théorique au sujet de la notion de *genre*, comme elle est d'application traditionnellement dans les études littéraires, et comme elle a été reprise au XX^e siècle selon des approches formelles généralement liées au développement théorique des sciences du langage. Cette mise au point ne prétend pas, évidemment, rendre compte et débattre de tous les problèmes soulevés par la notion de genre, ni rapporter toutes les propositions contenues dans les innombrables essais qui se sont écrits à son sujet. Elle consistera plutôt à mettre au jour des enjeux théoriques que je considère comme majeurs pour la sémiotique actuelle.

Le prétexte de ce projet me fut donné par une discussion que j'ai eue l'année dernière avec mon collègue Driss Ablali.¹ Celui-ci soutient qu'un genre a un plan d'expression et un plan de contenu, ou du moins que le genre retient des traits appartenant à chacun de ces deux plans; je soutiens – quant à moi – que le genre caractérise strictement une unité de contenu. Or je pense que ce différend est soutenu par des soubassements épistémologiques qui méritent d'être mis en évidence. Pour le dire vite, il consacre une opposition théorique, que cristallisent les noms de Jakobson et de Hjelmslev, autour de la substance, apportant du conflit au sein même de la théorie sémiotique, telle une scène schizophrène. Claude Zilberberg (2012: 18) a d'ailleurs souligné que l'œuvre de Greimas était tourmentée par le double héritage de Jakobson (très présent dans *Sémantique structurale*) et de Hjelmslev (guide de *Sémiotique 1*). Avec plus de hauteur encore, je dirais qu'entrent ici en conflit deux points de vue, *réaliste* ou *formaliste*, selon lesquels les uns et les autres abordent l'analyse des textes. Les réalistes auront toujours le bon sens pour eux, mais c'est la position formaliste qui, à mon avis, a le plus de légitimité. C'est ce que je vais tâcher de montrer. On

¹ Nos parcours de recherche sont assez parallèles: une bonne part de nos travaux portent sur l'histoire et sur le projet théorique de la sémiotique et, à cet égard, nous partageons largement la manière de penser de François Rastier; mais ce ne sont pas les mêmes inflexions de recherche que nous lui devons: Ablali poursuit aujourd'hui le travail sur la linguistique de corpus (comme *La Mesure et le Grain* en a consacré l'utilité, sinon la nécessité, pour l'analyse des textes), tandis que mes préoccupations se tournent vers les fondements des pratiques textuelles (plus inspirées de ce fait par *Arts et Sciences du texte*).

comprend du reste que si j'ai choisi d'introduire mon étude par un différend circonstancié, c'est parce que je souhaitais indiquer d'emblée que les réquisits épistémologiques les plus généraux, dont il va être question dans les deux premières sections de cet essai, peuvent innover les problèmes actuels rencontrés dans l'étude des textes.

Voici comment je vais procéder: dans un premier temps, je rapporterai, pour la critiquer, la modélisation dominante relative à la construction théorique de la notion de genre; cette critique servira de faire-valoir contrastif pour la modélisation dite « fragmentaire » que je défendrai ensuite et qui, me semble-t-il, est plus originale – ce qui ne veut pas dire, *a priori*, meilleure ni plus assurée ! Dans un troisième temps, je montrerai comment ces deux modélisations composent avec les questions que la tradition des commentateurs, depuis Aristote, a adressées à la notion de genre. Je conclurai en interrogeant l'usage (ou plutôt le non-usage) de cette notion dans l'histoire de la sémiotique.

1 Modélisation intégrative des genres

Prenez un corpus de textes soigneusement constitué, par exemple des messages électroniques envoyés à une même adresse dans un laps de temps déterminé. Cherchez à caractériser ce corpus de manière linguistique, en interrogeant toutes les variables possibles: lexicales, sémantiques et grammaticales, sans oublier les variables typographiques (ponctuation et autres symboles de l'écrit d'écran) et surtout les marques énonciatives. À tous les coups, des traits distinctifs vont ressortir, que vous ferez contraster par l'analyse d'autres corpus, touchant au même sujet mais sur d'autres supports ou au contraire correspondant aux mêmes conditions médiatiques mais avec des visées différentes. Pourquoi ne pas alors décréter que ces traits récurrents sont ceux d'un genre ? C'est ce que défend Ablali (2015) dans son étude sur la correspondance électronique reçue par une association contre le suicide, genre qu'il appelle l' « épistolarité numérique d'un public en situation de souffrance ». La démarche paraît tout à fait légitime: analyse d'un corpus avec une méthode experte, présentation et interprétation de résultats selon une hypothèse qui permet leur homogénéisation et leur catégorisation, en l'occurrence générique.

Le genre n'est sans doute pas identique au corpus donné, sinon à quoi bon disposer des deux notions, celle de genre et celle de corpus ? Surtout, il faut prévoir que le genre reste stable même si ce corpus venait à être augmenté ou à être réduit. Il faut donc que le genre soit la collection des traits propres à

l'analyse du corpus mais comme on pourrait également les extraire d'autres corpus, plus grands ou plus petits. Et puisque ces traits appartiennent à l'analyse de l'expression (par exemple, la ponctuation) comme à l'analyse du contenu (les cooccurrences sémantiques), le genre doit être une grandeur sémiotique, constituée d'un plan d'expression et d'un plan de contenu. À la ressemblance de quelle autre grandeur ? Celle de la *langue*, évidemment. Et, en deçà de la langue, quoique à un niveau de généralité plus élevé que celui considéré pour les genres, celle des *discours*, dans une acception empruntée à Rastier et compatible avec les propositions théoriques de Coseriu (2001) comme avec, moyennant quelques arrangements terminologiques, celles de Bakhtine (1984). On trouvera ainsi à appliquer indifféremment l'analyse linguistique sur des grandeurs sémiotiques de tailles diverses, intégrées les unes aux autres: au niveau le plus large, la langue, ensuite les discours, enfin, au sein de chaque discours, les genres. Les textes constituent alors, en principe, le niveau ultime auquel s'applique l'analyse, même si les grammairiens « descendent » encore plus bas, au niveau de « la » phrase. Si un fossé sépare les linguistes des textes et ceux de la phrase, c'est que les premiers ne travaillent que sur des énoncés attestés (d'où l'importance aujourd'hui des corpus) tandis que les seconds peuvent, par souci de méthode (c'est-à-dire de simplification), travailler sur des exemples fabriqués, tablant sur un « sentiment linguistique » commun. En dehors de cette différence méthodologique, certes importante, rien ne les empêche d'accréditer le même modèle des rapports entre les grandeurs considérées, à savoir un modèle basé sur la hiérarchisation et l'intégration l'une dans l'autre des grandeurs considérées, de la langue à la phrase. Le genre est alors à penser comme un sous-système (une instance « basse » de régularité), en ce sens qu'il est régi par des combinaisons et des sélections spécifiques d'éléments linguistiques et sémiotiques. Son empirie est constituée par les textes qui le manifestent et son analyse dépend de la constitution de ces textes en corpus. Comme, par ailleurs, ce système est susceptible de se transformer, en diachronie, il est « concret », ainsi que Saussure jugeait de la langue, quoique l'analyse synchronique, et sa distinction nécessaire avec le corpus (la « parole »), le fasse plutôt tenir, au contraire, pour « abstrait ».²

Le problème est de déterminer le moyen de distinguer entre les différents niveaux de cette hiérarchie intégratrice, par exemple entre un discours et un genre. Comme l'analyse est entièrement fondée sur le corpus, c'est à celui-ci, en principe, que doit revenir cette possibilité de distinction. Dans ce cas, c'est toujours sur la comparaison des volumes du corpus que se règle la distinction

² Sur l'hésitation, proprement épistémologique, qui entoure le concept de langue chez Saussure, voir Normand (2000).

entre niveaux. On peut certes reporter les différences volumétriques sur des critères plus formels, ainsi que le propose par exemple Rastier (2011: 83–86), mais *in fine* c'est bien toujours les corpus, selon leurs différentes tailles, qui permettent l'établissement des niveaux (dits « de discursivité » ou « de généricité », selon les auteurs³). Or il n'y a rien, évidemment, dans les corpus en question, qui puisse déterminer la *dénomination* de ces niveaux, ici en discours, là en genres, ou là encore en « champs génériques » et « sous-genres », de sorte que quand les uns, mettons les littéraires, considèrent le roman comme un genre, d'autres (les disciples de Rastier) le tiendront pour un « champ générique », simplement parce que les genres sont censés correspondre à un niveau de régularité inférieur; et quand Bakhtine décrit des genres *du* discours (le discours étant considéré comme le tout du langage) Rastier préfère distinguer *des* discours, vu que le terme de *genre* doit rendre compte d'une division subséquente à celle des discours. Ce n'est là, dira-t-on, qu'affaire de termes ! Cependant le genre *n'est pas* un terme technique; du moins connaît-il un usage commun qui justifie l'intérêt que les chercheurs en linguistique et en littérature lui portent et qui leur sert, quand même ils ne sont pas d'accord entre eux, de *réfèrent* pour la conception savante qu'ils en proposent.

On admet parfois qu'un genre dépend de qualifications multiples, c'est-à-dire de données « contextuelles ». C'est un argument qu'a développé Jean-Louis Schaeffer (1989: 82–115, avec un schéma récapitulatif p. 116) et auquel Ablali souscrit. Dans ce cas, l'analyse linguistique permet assurément de décrire une certaine instance systématique, mais la qualification de cette chose *en tant que genre* n'est pas déduite de l'analyse elle-même. Non seulement tout un chacun peut très bien considérer que le résultat produit par l'analyse ne correspond pas à un genre, mais en outre aucun argument pour la *conception théorique* du genre comme système sémiotique n'est apporté au moyen de l'analyse. Le modèle intégratif désigne des places vides, puis les remplit au moyen de désignations usuelles sans fournir ni preuves ni arguments pour le faire. Ainsi, la hiérarchisation que ce modèle fournit paraîtra, pour peu qu'on doute de la distribution des désignations, arbitraire et inutilement fixiste.

Mais il y a plus, c'est-à-dire *pire*. L'intégration des instances de catégorisation sous la forme d'une hiérarchie n'est pas adéquate pour rendre compte de leur variété. Le style d'un auteur, par exemple, comment va-t-il s'intégrer à cette hiérarchie ? Couégnas (2014: 48–49), après d'autres, estime que le style est une instance de régularité inférieure à celle des « modèles génériques ». Est-ce à dire qu'il faille envisager autant de styles d'un auteur

3 Notamment Adam (2012) pour « niveaux de discours » et Couégnas (2014) pour « niveaux de généricité ».

que celui-ci pratique de genres ? Ce serait ruiner la notion même de style. Et si, pour en sauver la notion, les styles ne sont pas hiérarchisés vis-à-vis des genres, comment fera-t-on pour justifier que les traits distinctifs produit par l'analyse du corpus correspond ici à un genre, là un style ? C'est bien simple, direz-vous: on recourra à des données contextuelles (des « métadonnées », dans le jargon des informaticiens), à savoir la connaissance *préalable* que tel corpus rassemble ici des textes *de même genre*, là des textes *du même auteur*. Bref, on aura admis que la description à faire n'éclaire en rien la conception du genre ou du style, puisque ceux-ci sont présupposés par la constitution des corpus; simplement peut-elle confirmer l'hypothèse d'une homogénéité inhérente à tel genre ou à tel style. Mais si la distinction de la notion de genre vis-à-vis de la notion de style est tenue pour évidente, elle devrait l'être aussi vis-à-vis des courants esthétiques, des thèmes, des formes poétiques et des techniques narratives sans que l'analyse linguistique puisse participer pour rien à ce qui fonde ces distinctions, quoique elle soit applicable à chacune des catégories mentionnées.

Je pourrais, si la place n'était comptée, multiplier les allusions aux travaux d'excellents chercheurs – parmi lesquels Jean-Michel Adam (1997, 1999, 2011), Jean-Paul Bronckart (1997), Dominique Maingueneau (2004, 2007) ou encore André Petitjean (1989) – ayant proposé des typologies distribuant, entre autres, les notions de discours et de genre. Mais je ne situe pas la discussion sur ce qui les rend spécifiques et originaux; je la prends au niveau théorique qui, à mes yeux, les rassemble: la perspective d'un modèle intégratif et hiérarchique. Ce modèle est « jakobsonien »: pour distinguer ainsi les genres parmi d'autres instances de régularité textuelle et en faire des sous-systèmes « concrets », il faut « ne pas pouvoir écarter la substance », c'est-à-dire arrimer la description qu'on en fait à quelque chose qui est déjà là, de toute façon, serait-ce seulement sous la forme de métadonnées. Le modèle intégratif est en ce sens « réaliste », parce que la description a beau établir des niveaux abstraits de régularités présentes dans les textes, il fonde, sans s'en expliquer, les divisions établies sur l'évidence de désignations reçues dans l'usage commun. Les genres « existent »; il n'est question que de trouver le moyen de les décrire, au regard d'autres catégorisations textuelles, plus larges ou plus réduites, par le moyen uniforme, valable pour toutes, de l'analyse linguistique et sémiotique des textes, sur la base de corpus différenciés.

2 Pour une modélisation fragmentaire

La question fondamentale que pose la conception du genre est celle de son empirie, c'est-à-dire des expériences qui le font advenir suivant des modalités

spécifiques. Les modèles théoriques cherchent à répondre à cette question et nous avons considéré la réponse avancée par les modèles de type intégratif ainsi que les problèmes que cette réponse soulève: l'empirie du genre est fondée d'une part sur la distinction d'objets s'intégrant les uns dans les autres, les textes dans les genres, les genres dans le ou les discours, et, éventuellement, les discours dans les langues, d'autre part sur la possibilité de rendre compte de ces grandeurs par l'analyse indifférenciée, appliquant pour toutes la même méthode, des corpus. Toutefois l'évidence ontologique des corpus est illusoire; les corpus sont d'autant plus construits qu'ils ne peuvent être « donnés » qu'au travers de techniques épistémiques d'analyse et d'extraction implémentées dans des logiciels.

Je voudrais à présent proposer un modèle alternatif, inspiré de la théorie du langage de Hjelmslev. Il n'y a qu'un type d'objet empirique, peu importe le nom qu'on lui donne: *texte* (c'est la désignation choisie par Hjelmslev), *énoncé*, *discours*, *langage*. Personnellement, je retiens le terme d'*œuvre*, dont l'extensibilité me paraît plus aisée que celle de *texte*, mais en lui ôtant ses connotations axiologiques et esthétiques. En anglais, *work* aurait bien convenu: quelque produit, réclamant un savoir-faire (artistique ou épistémique) et appelant une reconnaissance sociale. Qu'est-ce qui fait l'empirie de cet objet ? Simplement ceci: il est manifesté dans et par une pratique; l'« expérience » à laquelle il renvoie est celle d'un sujet devant quelque chose qu'il éprouve sur le mode du sentir ou du connaître; s'il s'agit d'un texte, sa constitution empirique en tant qu'objet renvoie à une pratique d'écriture ou de lecture, en ce compris ces pratiques spécialisées que constituent une traduction, une critique ou une mise en scène. Puisque la pratique d'œuvres est déterminée à la fois par une compétence et par une forme de socialité, je prends le risque de préciser que cette pratique est *culturelle* – si je voulais être prudent je dirais simplement qu'elle est *sémiotique*.

L'analyse linguistique *est* une pratique, au même titre que n'importe quelle autre: elle manifeste un objet et elle le fait en vue d'une connaissance méthodique – « scientifique », si l'on tient à cette qualification – de cet objet. Sa particularité consiste en ceci qu'en plus de l'objet à connaître elle objective aussi la connaissance qu'elle en a: l'objet manifesté *dans* la pratique épistémique se dédouble en objet manifesté *par* la pratique. Comment se présente ce second objet ? Il y a encore deux moyens de le concevoir car, selon le type de fonction activée dans l'analyse, il est connu ou bien comme un système (une *langue* si cet objet est un texte) ou bien comme un procès (que Hjelmslev appelle également « texte »), mais dans les deux cas cette connaissance objectivée peut se présenter comme une hiérarchie. Et, si cette analyse est de type structural (au lieu d'être, par exemple, transformationnelle ou

cognitive), la hiérarchie qui exprime la connaissance de cet objet commence par distinguer deux plans, dits, pour l'un, « d'expression », pour l'autre, « de contenu ». En retour, la pratique, en tant qu'elle manifeste l'objet – et elle ne fait rien d'autre que cela – correspond elle-même aux caractéristiques de l'analyse; quand l'analyse est de type structural, on commencera par reconnaître en elle un plan d'expression et un plan de contenu, ou, pour désigner ces plans de manière appropriée eu égard au caractère actif des pratiques, un plan de production et un plan d'interprétation, entendu que ces plans sont autonomisables dans l'analyse mais toujours interdépendants dans l'expérience qu'on en a. Cela revient simplement à dire que l'analyse est *adéquate* à l'expérience de l'objet non seulement dans la pratique qui vise sa connaissance mais également dans n'importe quelle pratique de cet objet: les pratiques d'œuvres, et notamment les pratiques d'écriture et de lecture de textes, sont sémiotisables, permettant la distinction en elles d'un plan de production et d'un plan d'interprétation parce qu'elles ne peuvent pas faire autrement que de tenir l'œuvre pour un objet composé d'un plan d'expression et d'un plan de contenu même lorsqu'elles ne visent pas directement sa connaissance (mais, par exemple, sa création, sa jouissance, sa reproduction, sa représentation, son instrumentalisation passionnelle, que sais-je encore). Pour considérer un de ces cas: mettons que j'aie à écrire un texte; le texte se manifeste dans et par ma pratique d'écriture, ce qui implique des instruments (un crayon et une feuille, ou bien un clavier et un écran, ou rien que mon doigt sur le sable); mais les instruments ne suffisent pas à faire de ma production un texte; il faut encore qu'elle soit interprétable en tant que tel, par moi notamment, dans le moment même où j'écris; il faut que ce que j'écris fasse sens et corresponde de quelque manière, c'est-à-dire avec quelque marge d'interprétation, à une analyse en termes de système et de procès linguistiques. Ma pratique est sémiotique, déterminant une production et une interprétation, parce que l'objet produit est lui-même sémiotique, quoiqu'en le produisant je n'aie pas cherché à mener une activité propre à sa connaissance.

Que fait le linguiste quand il cherche à caractériser des textes en fonction de leur genre ? Il forme une hypothèse catégorielle, dans la pratique épistémique qui est la sienne. L'interprétation que constitue cette hypothèse ne relève pas d'un acte analytique mais au contraire d'un acte synthétique.⁴

Le schéma ci-dessous rassemble les propositions théoriques qui viennent d'être avancées, en montrant qu'elles peuvent servir un modèle distinct du modèle intégratif (Figure 1).

⁴ La confirmation de cette hypothèse peut relever d'un raisonnement que l'on pourrait appeler, avec Peirce, une abduction. Je n'ai pas besoin cependant, pour conduire mon argument, d'entrer dans ce type de considérations, à mon sens plus logiques que sémiotiques.

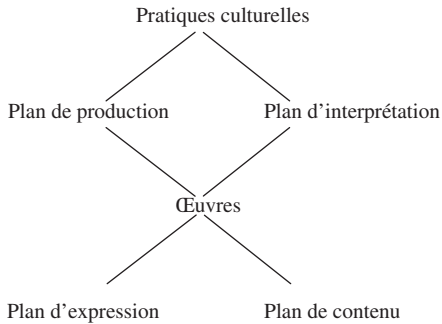


Figure 1: Fragmentation des pratiques culturelles.

Dans le plan d'interprétation des pratiques épistémiques relatives aux œuvres (et aux textes qui en constituent une variété) se retrouvent bien des catégorisations, toutes celles, en réalité, que l'on voudra former, notamment les catégorisations génériques, thématiques, historiques ou stylistiques déjà évoquées plus haut. Hjelmslev a prévu le moyen théorique de répondre de ces actes catégoriels: ils constituent tous des grandeurs de contenu d'une *sémiotique connotative* et relèvent de ce fait du plan d'interprétation des pratiques culturelles. Sur la langue et sur le texte, en revanche, le linguiste n'a pas besoin de former d'hypothèses catégorisantes: la langue et le texte sont pour lui non des catégories mais les objectivations mêmes de son expérience cognitive. Les catégorisations interprétatives démultiplient, en les manifestant à chaque fois sous des aspects différents, les textes tels qu'ils sont objectivés par le linguiste; elles rendent compte de la possibilité de saisir, sinon même de connaître, les textes dans leur hétérogénéité ou leur complexité (cela va ensemble).

L'avantage de ce modèle, c'est qu'il vaut pour n'importe quelle pratique trouvant à employer la notion de genre et qu'il n'impose pas à toutes les autres les exigences d'objectivation propres à l'une d'entre elles. Nous verrons plus en détail l'intérêt d'une définition du genre non pas réaliste mais strictement formelle dans la section suivante. Observons auparavant que le modèle permet de justifier l'hétérogénéité des genres, dès lors que ceux-ci relèvent de pratiques variées, non ordonnées et toutes *a priori* légitimes. Il ne propose pas moins pour la notion de genre une conception théorique qui l'assigne invariablement au plan d'interprétation des pratiques culturelles. Autrement dit, il règle la variété des usages sur une constante formelle: le genre n'est rien d'autre qu'un type de catégorisation et ne connaît pas d'autre empirie que celle des œuvres qu'il permet de catégoriser.

Le modèle est dit « fragmentaire », dans l'acception que Hjelmslev assigne à la fragmentation, en ceci qu'il fait dépendre l'objet décrit – l'œuvre – à la fois d'une analyse et de manifestations plurielles et hétérogènes en fonction desquelles cette analyse même est éprouvée comme adéquate. Ce qui se fragmente donc ainsi, ce n'est ni l'analyse de l'objet (en système et sous-systèmes), ni l'objet lui-même (selon une pluralité de niveaux d'où l'analyse est supposée pouvoir le considérer), mais seulement l'empirie de cet objet, c'est-à-dire le rapport que la connaissance entretient avec quelque chose qu'elle objective dans le même temps qu'elle le produit et l'interprète. Un tel rapport est établi par la connaissance au compte de sa pratique mais elle en étend le principe à toute pratique de cet objet, ce qui inévitablement conduit à reconnaître son empirie pour complexe et hétérogène. Pour risquer un exemple très simplifié, qu'il ne faudra pas retenir contre moi: lorsqu'on décrit un film comme un objet composé d'une séquence d'images et d'une bande sonore, il faut considérer non seulement une division analytique mais d'abord et surtout des pratiques dans lesquelles le film se manifeste comme une synthèse complexe et hétérogène de sons et d'images: expérience dédoublée, fragmentaire, qui est le propre de toute expérience épistémique relative à un objet sémiotique, où le film est dans le même temps, c'est-à-dire adéquatement, une chose (une œuvre) et deux choses (une bande son et une séquence d'images).

3 Dialogue avec la tradition

Je n'ai pas encore précisé le type de catégorisation textuelle que l'on effectue à travers les genres. J'ai bien une idée là-dessus, nourrie de mes lectures et d'observations, mais je n'en ai pas eu besoin pour exposer l'antagonisme existant entre deux postures théoriques, l'une, que soutient mon ami Ablali, considérant que le genre est défini à partir de la description linguistique qui peut en être faite, l'autre, que je lui oppose, consistant à remarquer que la description impose au genre un mode empirique et analytique qui ne lui convient pas forcément et envisageant dès lors de replacer et le genre et sa supposée description linguistique dans une théorie générale des pratiques sémiotiques. Cette exposition polémique n'est pas neuve. Elle a rejoué, sur la scène des sciences du langage, diverses positions tenues au cours des siècles par les commentateurs d'Aristote, les humanistes, les gens de lettres, les philosophes et les littéraires, toute une tradition critique discourant sur les genres et sur leur définition. Je voudrais à présent établir des correspondances, faire entendre des résonances et informer le débat afin de montrer que le concept de genre que je

vais avancer n'est pas juste une hypothèse savante de plus mais qu'il répond aux préoccupations les plus constantes qui se sont portées sur lui.

Pour parcourir la critique du genre, je m'appuie sur plusieurs travaux dans lesquels un large panorama de la tradition est brossé: le recensement historique effectué par Gérard Genette (1979), la synthèse critique de Jean-Marie Schaeffer (1989), les présentations de Dominique Combe (1992) et de Karl Canvat (1999), le cours d'Antoine Compagnon (2001), l'anthologie composée par Marielle Macé (2004). Tous admettent le caractère fondateur, pour cette réflexion critique, de *La République* de Platon et de *La Poétique* d'Aristote. Aussi est-ce à partir de cette origine que je reprendrai moi-même la question.

Schaeffer (1989: 13) distingue trois attitudes adoptées par Aristote au sujet des « arts », des « histoires » qui fondent, pour nous, la première « théorie des genres ». De ces attitudes, Genette n'avait retenu, dans sa propre présentation, que l'attitude « descriptive-analytique », en quoi il trahit sa propre posture épistémologique, descriptiviste et « structurale ». Mais Schaeffer en pointe deux autres tout aussi présentes dans *La Poétique*: une attitude essentialiste et une attitude normative. L'attitude essentialiste rencontre le problème que j'ai désigné comme celui de l'empirie: dès que la description d'un genre s'affranchit des œuvres, elle a tendance à faire comme si le genre pouvait décider lui-même de son destin. On retrouve ici un effet de discours dont les retombées épistémologiques sont considérables, puisqu'il donne à attribuer aux formes et aux systèmes (aux genres, mais aussi, avec Saussure, aux langues) une sorte de matérialité historique, bientôt reconduite en substance dans un sens platement réaliste. Quant à l'attitude normative, Schaeffer observe qu'elle est celle qui occupe le plus de place dans le traité aristotélicien, et la première à apparaître, dès la première phrase, en fonction d'un verbe modalisateur (*dei*): « Nous allons traiter ... de la façon dont *il faut /il convient* de composer des histoires si l'on veut que la poésie soit réussie ». Semblablement, au début du troisième Livre de *La République*, Platon offre une description des *modes* d'imitation exercés par les poètes dans leurs œuvres, en en distinguant et définissant trois, qu'on rencontre, pour la *mimésis*, dans la tragédie et la comédie, pour la *diégésis*, dans le dithyrambe, tandis que le mode mixte s'illustre dans les épopées. Mais cet effort de discernement est tout entier encadré par une question pratique (peut-on admettre les poètes dans la cité ?) et seule la forme poétique le plus mystérieuse à nos yeux, le dithyrambe, trouve grâce auprès de Socrate et d'Adimante. On le voit, l'attitude normative ne consiste pas à reconnaître seulement l'existence d'une norme mais, de manière bien plus pressante, à fixer une finalité: la *catharsis* des spectateurs pour Aristote, l'éducation des jeunes Athéniens pour Platon. Ce sont les *pratiques d'interprétation* qui sont visées par Platon et Aristote et c'est pour cet usage qu'ils dessinent une

compréhension descriptive des œuvres à travers les modes et les genres. Plus tard, chez les commentateurs d'Aristote à la Renaissance, l'attitude normative rejoint la description des moyens, au lieu de déterminer les fins; elle accapare presque entièrement les arts poétiques classiques et perdure jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Ce n'est qu'au XX^e siècle, dans les approches dites « formelles » – celles de Jolles (1972 [1930]), Tynianov (1991), Hamburger (1986 [1957]) ... – que la pratique descriptive entend se détacher de toute considération normative. La question est de savoir si la notion de genre, sous cet aspect purement descriptif, a encore un sens; si oui, lequel ?

Le parallélisme à faire avec la langue me paraît éclairant: pour la langue aussi, l'attitude normative qui déteignait sur les grammaires de l'âge classique a été remplacée, avec l'avènement de la linguistique moderne, par une approche plus strictement descriptive. Il existe toutefois des tendances théoriques parmi les sciences du langage où l'on se passe d'une notion de langue ainsi entendue: la description d'un système ne paraît pas à tous les linguistes nécessaire ni même utile, surtout s'ils ne disposent pas, dans leur idiome (comme c'est le cas en anglais), d'un *mot* qui puisse être destiné à cet usage. L'*empirie* des faits de langage rend possible cette alternative théorique: qu'on se dispense de la notion de langue ou qu'on la maintienne en fondant la théorie linguistique sur sa détermination conceptuelle, dans les deux cas le fondement empirique des faits de langage apporte une base de discussion et d'entente pour les analyses particulières. Mais, pour la notion de genre, le problème se pose autrement: conserver une notion descriptive de genre qui ne concorderait pas avec l'usage traditionnel n'aurait, à mon avis, guère de sens, car l'*empirie* des œuvres ne peut garantir l'existence de genres par delà la conception que les uns et les autres s'en font. Une chose est que chaque théoricien ait un concept de genre spécifique; tout autre chose est que personne ne s'accorde sur ce à quoi un genre renvoie. C'est malheureusement ce qui se passe actuellement. Et c'est ce dont sont tant préoccupés Genette, Schaeffer, Combe ou Compagnon: on ne sait plus, aujourd'hui, ce que désigne un genre, en deçà même du problème d'un concept qui permettrait que la description des genres intègre une théorie de la littérature.

La notion de genre est devenue un *problème*, et la manière dont les poéticiens contemporains en rendent compte consiste à exposer la variété de ses identités et de ses régimes sans qu'ils cherchent à la ressaisir dans une théorie unitaire. Le modèle fragmentaire des pratiques sémiotiques peut pourvoir à sa conception. La variété des identités génériques est due à la variété des pratiques interprétatives qui se portent sur les œuvres et qui, toutes, usent d'une manière particulière du pouvoir de catégorisation de la notion de genre. Il nous reste simplement à comprendre la raison pour laquelle cette variété est, en fait, légitime, qu'elle est inhérente au concept de genre.

Rastier (2001: 112–113), encore lui, a ouvert une voie de réflexion féconde pour justifier la variété des pratiques interprétatives. Il observe que l'institution scolaire connue sous l'appellation d' « explication de textes » ressortit d'une herméneutique particulière, déterminant les conditions dans lesquelles les textes sont interprétés ainsi que les méthodes employées pour leur étude. Cette herméneutique est celle de la *clarté*, suivant laquelle le sens du texte est susceptible d'une traduction littérale, d'une mise à plat de ses ambivalences, d'une explication de ses difficultés, bref d'une *connaissance* – connaissance objectivée, consensuelle, systématique. Cependant les textes, en particulier les textes littéraires, ne sont pas seulement destinés à devenir l'objet d'une lecture épistémique, sur ce mode objectiviste et réaliste. Leur interprétation peut également consister à évaluer de quelle étoffe ils sont faits et à entretenir, sans retenue objectiviste, les voies par lesquelles leur sens se déploie, approche privilégiée, notamment, par Roland Barthes (1970) dans *S/Z* et Julia Kristeva dans ses études de l'intertextualité. L'herméneutique qui rendra compte d'une telle pratique interprétative fait ainsi valoir, surtout par contraste avec la première, l'*obscurité* du sens – son éloignement, l'ascèse à laquelle il invite, son chiffrement élitaire ou encore la lacune du support.

Le dédain qu'à demi-mots les spécialistes de littérature vouent aux analyses textuelles des linguistes et des sémioticiens vient de ce que le texte littéraire n'est que trop souvent conçu par ceux-ci dans le rapport d'objectivation d'une connaissance « scientifique ». Ils leur opposent une lecture qui n'est pas seulement épistémique mais également empathique. Dans les termes herméneutiques que l'on vient d'évoquer, la plupart des linguistes sont des adeptes de la *clarté* alors que les littéraires retiennent pour leur interprétation une visée plus large, humaniste et culturelle, qu'ils paient d'un tribut moindre à la raison claire et à sa servante la méthode. L'interprétation des uns et des autres peut participer à une visée commune, mettons, « éducative », mais il est clair que l'interprétation littéraire ne s'y cantonne pas; la lecture littéraire ajoute de la qualité et de la valeur au plaisir, à l'intelligence et à la sensibilité, ce qui vaut bien, à suivre Yves Citton (2007: 31), le programme d'émancipation des sciences.

Le distinguo établi entre herméneutique de la *clarté* et herméneutique de l'*obscurité* s'illustre de façon tout aussi aisée dans les autres sortes d'œuvres, partageant les interprétations des musicologues et celles des mélomanes, des historiens de l'art et des amateurs, des anthropologues et de leurs informateurs, des théologiens et des croyants.

Mais les genres là-dedans ? Eh bien, on ne les retrouve guère. Le fait est que les genres ne rendent les œuvres ni plus claires ni plus obscures, sauf dans les cas, il est vrai, où l'interprète s'ingénie à voir une œuvre « mélanger les genres » – cas patent d'obscurcissement – ou lorsque le critique assigne à une

œuvre un genre que personne n'avait pensé lui attribuer ... et qui la rendra peut-être lumineuse. Les autres types de catégorisation trouvent bien en revanche à s'inscrire dans des pratiques épistémiques: les courants esthétiques confèrent une structure à l'histoire, les formes poétiques et les techniques narratives instruisent des savoir-faire, les thèmes contribuent aux synthèses inhérentes à l'esprit humain. Les genres, pour leur part, demeurent sans assignation épistémique socialement établie. De fait, leur efficace se trouve ailleurs.

Pour s'en former une idée, considérons les cas simples de la librairie, de la vente en ligne de musique ou des programmes télévisuels dits « à la carte ». Le classement des œuvres selon les genres y est prépondérant. Du point de vue du libraire (du vendeur, du programmeur), le classement par genres guide le lecteur (l'amateur de musique, le spectateur) dans la sélection et l'acquisition des œuvres. Du point de vue du consommateur, l'œuvre répertoriée par genres l'inscrit dans la généalogie d'une pratique où entrent le goût, l'intérêt, les projections passionnelles et sociales. Pour tous les deux, la catégorisation générique dépend d'une herméneutique de l'*appropriation*: à travers elle, d'une part, l'œuvre est appropriée aux stratégies de sélection et de vente et, d'autre part, le consommateur se l'approprie, sans qu'il ait eu nécessairement à en lire une ligne, à en écouter ou en voir un passage. Or la circulation marchande des œuvres ne fait que refléter ici les échanges passionnels entrant dans les pratiques culturelles dans leur généralité: l'*appropriation* non seulement inscrit l'œuvre dans une lignée d'œuvres, mais surtout elle conduit l'interprète à s'associer avec d'autres interprètes et à tirer bénéfice de cette communautarisation (des goûts, des intérêts, des plaisirs).

L'usage des genres chez Aristote concorde avec cette herméneutique de l'*appropriation*. La *catharsis* n'est pas une simple libération des émotions. Elle réclame du spectateur et du lecteur une appropriation des actions représentées sur la scène ou dans le livre; et cette appropriation forme bien un acte interprétatif dès lors qu'elle est capable de transformer une émotion brute en quelque chose de plus intellectif – peut-être pas une pensée, comme les commentateurs l'explicitent parfois, mais en tout cas un signe, une manifestation sémiotique socialisée et culturalisée (rires, exclamations, plaintes, etc.). L'œuvre, considérée dans l'ensemble de sa manifestation, ne se réduit pas à ce mode interprétatif, mais le *genre* est précisément ce qui en elle appelle l'*appropriation* cathartique – pour faire simple: une comédie appelle les rires; une tragédie, les pleurs. Et de même, chez Platon, l'*imitation* n'est pas seulement au principe de la production des œuvres; elle règle les conduites de ceux qui les entendent, en quoi l'*imitation* n'est pas autre chose qu'une forme d'*appropriation*. Ce principe atteint jusqu'aux mots qu'emploient les poètes: s'il faut condamner les noms du Styx, des enfers et des spectres, c'est parce qu'ils font

frissonner ceux qui les entendent, témoin de ce que, pour Platon, les mots n'ont pas en tous lieux des sens clairs ni obscurs, comme il en est dans la connaissance désintéressée de nos linguistes, mais ils ont des référents qui nous atteignent *en propre* dès qu'ils sont prononcés ou lus. Le genre du dithyrambe est à recommander parce que l'orateur s'engage dans les vers qu'il prononce et parce que ceux qui les écoutent gagnent à les faire siens, quand bien même la qualité des vers dithyrambiques n'égale pas toujours la qualité des vers de l'*Illiade* ou de l'*Odyssée*. Le genre, là encore, par le biais du mode qui le détermine, est ce qui permet de recommander le type d'œuvres *approprié* à l'éducation du citoyen d'Athènes.

N'étaient toutes les théories qui ont été élaborées depuis l'Antiquité et qui ont prêté au genre bien des travestissements, je prétends que l'usage commun des genres, le seul qui vaille qu'on s'y intéresse, fonctionne dans nos pratiques encore sur ce mode herméneutique-là. *Le genre est la catégorie servant à l'interprétation des œuvres selon une herméneutique de l'appropriation.* L'usage contemporain des genres n'est d'ailleurs pas destiné aux interrogations savantes se portant sur des œuvres non moins savantes mais s'applique aux franges les moins intellectualisées des pratiques culturelles – *fan fictions*, jeux vidéo, mangas, musique pop, films commerciaux. La variété, la complexité et l'hétérogénéité des catégories génériques que l'on y rencontre est directement due à la visée de l'interprétation: non pas la connaissance mais l'appropriation, le désir de faire sien et le souci d'appartenir.

4 Destin de la notion de genre en sémiotique

La sémiotique, pour autant qu'on veuille bien la considérer ici comme ensemble de recherches coordonnées en vue de sa constitution disciplinaire, est née sous une bannière éminemment descriptiviste: le structuralisme entendait intervenir sur la scène des discours savants par des descriptions méthodiques et critiques de systèmes de signes réglant la vie en société. Il s'ensuit que, dans leur grande sagesse, les sémioticiens français de la première génération ont tout simplement négligé de s'occuper des genres. Dès lors en effet que le concept qui catégorise ces derniers était largement reconnu pour avoir une visée normative, il ne pouvait intégrer le projet descriptif que la sémiotique cherchait à accomplir à propos des textes, et plus particulièrement pour les textes littéraires. L'article qui est réservé à ce concept dans *Sémiotique 1* est à cet égard on ne peut plus clair: « Le genre désigne une classe de discours, reconnaissable à des critères de nature sociolectale », la « théorie des genres » (ces guillemets-ci sont dus aux

auteurs) « se présente sous la forme d'une taxinomie explicite, de caractère non scientifique » et « n'a rien de commun avec la typologie des discours qui cherche à se constituer à partir de la reconnaissance de leurs propriétés formelles spécifiques ». Enfin, si cette taxinomie présente de l'intérêt, c'est seulement en ce qu'elle « peut mettre en évidence l'axiologie sous-jacente à la classification » (Greimas et Courtés 1979: 164).

À y regarder de plus près, on observe que le projet sémiotique a consisté, entre autre chose, à *neutraliser* le concept de genre. Le projet sémiotique a étendu en effet l'approche initiée par Vladimir Propp (1970 [1928–1969]), non pas sur des genres particuliers, comme Propp en avait conçu l'application (en l'occurrence il s'agissait pour lui d'étudier un ensemble clos de contes merveilleux russes), mais sur tout texte, quel que soit son genre. Le modèle du récit s'est élaboré comme une *forme générale*, et non comme s'il avait à rendre compte de certains textes et pas d'autres, selon le classement des genres.

On est très surpris de lire, dans un article récent de Gianfranco Marrone (2015) revenant sur l'apport historique de la sémiotique aux études littéraires, que le *Maupassant* de Greimas et *Lector in fabula* d'Umberto Eco ont émis des thèses novatrices touchant à l'interprétation générique. Sauf erreur de ma part, le terme même de *genre* n'apparaît nulle part dans ces livres et il faut beaucoup les solliciter pour considérer, chez Greimas, dans quelques rares allusions que contiennent l'introduction et des remarques finales (1975: 11–12, 267) au sujet du « symbolisme » du conte (les guillemets sont de Greimas), et, chez Eco, selon la double lecture d'un récit d'Alphonse Allais comme « histoire d'adultère bourgeois » (1989: 259) et comme « métatexte » (1989: 258), que « Greimas comme Eco se posent la question des genres, c'est-à-dire celle des valeurs littéraires que le texte, en l'utilisant, vise à modifier » (Marrone 2015: 69). On le voit, il y a ici tout un travail de relecture et de réévaluation, mettant entre parenthèses les contextes théoriques propres aux auteurs commentés (les courants esthétiques pour Greimas, les contrats de lecture pour Eco), dans le but de favoriser la théorisation des genres. Et cela d'autant plus qu'il n'est pas notable qu'à leur suite les sémioticiens aient poursuivi des recherches dans cette voie.

Ce que l'article de Marrone révèle cependant, c'est que la notion de genre présente aujourd'hui plusieurs enjeux pour la sémiotique: de relecture de son histoire, d'évaluation de ses moyens et de définition de ses intérêts. Je conclurai cet essai en évoquant quelques réflexions ouvertes – ouvertes à la contestation, au débat, au dialogue ou à la participation (cette succession se veut optimiste) – que suscitent en moi ces enjeux.

Je voudrais pointer deux risques persistants qui, souvent, enrayent le dialogue des sémioticiens avec les chercheurs d'autres disciplines. Primo, la passion descriptive n'est pas universellement partagée et une méthode descriptive

trop bien rodée prend le risque de tout mettre en boîte sans apercevoir ce qu'elle écrase et dénature. L'approche descriptive réaliste a pris le risque de dénaturer la notion même de genre. S'en est-on assez aperçu ? Secundo, l'effort de généralisation qui est mis dans les descriptions sémiotiques fait souvent voir les choses de très haut ou de très loin. Bruno Latour nous rappelait l'autre jour⁵ que la distance critique est une distance *juste*. De fait, l'interprétation n'est pas le monopole des érudits et des savants mais est l'affaire de tous. Aussi la prise en compte, qui paraît désormais indispensable, des genres et des discours devrait-elle conduire le sémioticien à reconsidérer la théorie des textes dans une théorie des pratiques. Cela ne peut se faire à mon avis que *complètement*, et non au gré d'additions à la théorie déjà élaborée (en gros, une théorie structurale des textes, dont *Sémantique structurale* demeure sans doute la plus belle avancée) par le moyen de notions importées (telles les notions de *connotation*, d'*énonciation*, de *figure*, de *discours*, etc.). La force de l'analyse sémiotique a toujours résidé en effet dans le haut degré de théorisation des concepts qu'elle met en œuvre. Il faut persévérer dans cette voie et faire de la notion de genre un levier pour la théorie sémiotique au lieu de lui assigner une place qui l'affranchit de l'usage commun.

Références

- Ablali, Driss. 2015. Sémiotique de l'épistolarité numérique d'un public en situation de souffrance. In D. Ablali, S. Badir & D. Ducard (éds.), *En tous genres. Normes, textes, médiations*, 11–26. Louvain: Academia.
- Adam, Jean-Michel. 1997. Genres, textes, discours: pour une reconception linguistique du concept de genre. *Revue belge de philosophie et d'histoire* 75(3). 665–681.
- Adam, Jean-Michel. 1999. *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*. Paris: Nathan.
- Adam, Jean-Michel. 2011. *Genre de récits. Narrativité et généricité des textes*. Louvain-la-Neuve: Academia.
- Adam, Jean-Michel. 2012. Analyse textuelle des discours: niveaux ou plans d'analyse. *Filologia e Linguística Portuguesa* 14(2). 191–202.
- Aristote. 1980. *La poétique*. Paris: Seuil.
- Bakhtine, Mikhaïl. 1984. *Esthétique de la création verbale*. Paris: Gallimard.
- Barthes, Roland. 1970. *S/Z*. Paris: Seuil.
- Bronckart, Jean-Paul. 1997. *Activité langagière, textes et discours. Pour un interactionisme socio-discursif*. Paris: Delachaux et Niestlé.

5 À l'occasion d'une journée d'études organisée à l'Université de Limoges, le 22 avril 2015, sur le thème « Sémiotique et Anthropologie des Modernes ».

- Canvat, Karl. 1999. *Enseigner la littérature par les genres. Pour une approche théorique et didactique de la notion de genre littéraire*. Bruxelles: De Boeck – Duculot.
- Compagnon, Antoine. 2001. Cours de « Théorie de la littérature »: La notion de genre, <http://www.fabula.org/compagnon/genre.php> (consulté le 15 août 2017).
- Citton, Yves. 2007. *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?* Paris: Amsterdam.
- Combe, Dominique. 1992. *Les genres littéraires*. Paris: Hachette.
- Coseriu, Eugenio. 2001. *L'homme et son langage*. Louvain: Peeters.
- Couégnas, Nicolas. 2014. *Du genre à l'œuvre. Une dynamique sémiotique de la textualité*. Limoges: Lambert-Lucas.
- Eco, Umberto. 1989. *Lector in fabula. Le rôle du lecteur*. Paris: Grasset.
- Genette, Gérard. 1979. *Introduction à l'architexte*. Paris: Seuil.
- Greimas, Algirdas Julien. 1966. *Sémantique structurale*. Paris: Seuil.
- Greimas, Algirdas Julien. 1975. *Maupassant*. Paris: Seuil.
- Greimas, Algirdas Julien & Joseph Courtés. 1979. *Sémiotique 1. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris: Hachette.
- Hamburger, Käte. 1986 [1957]. *Logique des genres littéraires*. Paris: Seuil.
- Hjelmslev, Louis. 1975. *Résumé of a theory of language* (Travaux du cercle linguistique de Copenhague 16). Copenhague: NordiskSprog-ogKulturforlag.
- Jolles, André. 1972 [1930]. *Formes simples*. Paris: Seuil.
- Kristeva, Julia. 1969. *Sêmeiōtikè. Recherches pour une sémanalyse*. Paris: Seuil.
- Macé, Marielle. 2004. *Le genre littéraire*. Paris: Flammarion.
- Maingueneau, Dominique. 2004. Retour sur une catégorie: le genre. In J-M. Adam, J-Bl. Grize & M. Ali Bouacha (éds.), *Textes et discours: catégories pour l'analyse*, 107–118. Dijon: Presses universitaires de Dijon.
- Maingueneau, Dominique. 2007. Genres de discours et modes de généricité. *Le français aujourd'hui* 7608. 29–35.
- Maingueneau, Dominique. 2014. Les genres: Unité et diversité, positionnement et investissement. In S. Neiva & A. Montandon (éds.), *Dictionnaire raisonné de la caducité des genres littéraires*, PAGE NUMBERS. Genève: Droz.
- Marrone, Gianfranco. 2015. Héritages et continuités de la sémiotique textuelle. *Signata* 5. 53–75.
- Normand, Claudine. 2000. *Saussure*. Paris: Les Belles-Lettres.
- Petitjean, André. 1989. Les typologies textuelles. *Pratiques* 62. 86–125.
- Platon. 1966. *La République*. Paris: Garnier frères.
- Propp, Vladimir. 1970 [1928–1969]. *Morphologie du conte*. Paris: Seuil.
- Rastier, François. 2001. *Arts et sciences du texte*. Paris: PUF.
- Rastier, François. 2011. *La mesure et le grain*. Paris: Honoré Champion.
- Schaeffer, Jean-Marie. 1989. *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?* Paris: Seuil.
- Tynianov, Iouri. 1991. *Formalisme et histoire littéraire*. Lausanne: L'Âge d'homme.
- Zilberberg, Claude. 2012. *La structure tensive*. Liège: Presses Universitaires de Liège.